# Théâtre Français de la République. *Le Philinte de Molière*.

Voici encore une de ces pièces lancées au milieu du tourbillon révolutionnaire, dans des jours de confusion et d'anarchie, pendant cette espèce de jubilé, où il y avait indulgence plénière pour tout, excepté pour l'innocence et pour la vertu. Les ouvrages qui se sont aussi glissés au théâtre à la faveur du trouble, ont besoin d'une révision ; nous nous proposons de les arrêter au passage, à mesure qu'ils reparaîtront sur la scène, afin d'examiner leurs titres, et de fixer, s'il est possible, d'après les principes constitutionnels de l'art quel rang ils doivent occuper dans la république des lettres.

Cet examen ne peut être redoutable pour *Le Philinte*; c'est une pièce dans le grand genre, trop sublime même, trop héroïque, et dont la morale effraie notre faiblesse, en excitant notre admiration. Se sacrifier pour un ami, c'est déjà le dernier degré de la plus rare de toutes les vertus ; mais sacrifier sa santé, sa fortune, sa vie, pour des inconnus, par le seul intérêt de la société ; cela est trop beau pour une comédie : et prêcher à des hommes corrompus une doctrine si parfaite, c'est les rebuter plutôt que les instruire.

On a tenté, sur la fin de ce siècle de mettre sur la scène un vice dont les ravages se faisaient si cruellement sentir dans la société ; Barth a fait *L'Homme personnel*; Cailhava, *L'Egoïsme*: tous deux ont échoué ; ils n'avaient pas assez de talents, et l'égoïsme avait trop de protecteurs. Le *Philinte* est fort supérieur à ces deux pièces ; Philinte est la véritable image d'un égoïste ; c'est dommage que cette peinture soit presque toute entière en raisonnements et en discours : n'avoir pas assez d'actions ; c'est une collection de satures contre l'égoïsme, de déclamations sur l'humanité, plutôt qu'une véritable comédie. Si vous ôtez la scène où Philinte apprend son malheur, et la dernière où Alceste le renonce pour son ami ; tout le reste n'est que du verbiage de morale : les niaiseries du valet, la caricature d'un procureur, et la boutade d'Alceste qui prend un avocat comme un billet à la loterie ; voilà tout le comique de la pièce, et ce comique est discordant avec le ton général, et la couleur de l'ouvrage. Un faux billet de six cent mille francs surpris, on ne sait comment, à son maître par un intendant fripon, est un événement si rare, si extraordinaire qu'il n'y a point d'égoïste qui ne le regarde comme fabuleux, impossible ; et par conséquent la crainte d'un pareil malheur est peu propre à le corriger. Le dénouement est brusque et sans aucune espèce de préparation ; il n'est pas même dans la nature qu'Alceste triomphe si promptement de l'effronterie d'un scélérat tel que Robert. À peine l'avocat a-t-il le temps de raconter comment le misanthrope avait obtenu sa liberté, qu'on le voit revenir avec le billet qu'il a su arracher des mains du fripon : la rapidité de cet exploit tient du merveilleux. L'Alceste de Fabre est bien moins emporté que l'Alceste de Molière ; il supporte même avec une patience rare, et qui déplaît au spectateur, les sarcasmes, les mauvais raisonnements, les refus et l'insolence de Philinte. Il est vrai que Fabre a voulu peindre l'héroïsme de la vertu, et Molière le ridicule qui résulte d'une vertu sauvage et atrabilaire.

Quoi qu'il en dise J. J. Rousseau, dont les oracles en littérature, sont encore moins sûrs qu'en politique, le plan d'un nouveau *Misanthrope* qu'il nous a tracé dans sa lettre sur les spectacles, ce plan que Fabre a suivi dans son *Philinte*: est bien moins comique, moins théâtral, moins instructif même, moins convenable au caractère et à l'esprit du siècle, que le plan de Molière. On rit beaucoup au *Misanthrope*; on ne rit point au *Philinte*, la pièce est sombre, triste, austère, monotone, et il faut acheter deux situations, deux moments intéressants, par d'éternelles amplifications contre les mœurs du temps. Le dialogue partout sent le rhéteur, le sophiste de l'école et le déclamateur de la place ; au lieu de l'enjouement et des traits ingénieux qui doivent assaisonner une comédie, l'auteur vous fatigue par son âpreté, et vous écrase sans cesse par des coupes de massue.

Il y a quelques vers sentencieux, plus martelés qu'énergiques, flanqués de métaphores si dures, qu'elles ébranlent nécessairement l'esprit des auditeurs, et provoquent quelques applaudissements ; mais en général, le style est négligé, incorrect, obscur, entortillé et tellement farci d'un galimatias prosaïque, qu'à cet égard, c'est un ouvrage au-dessous du médiocre : l'auteur s'exprime si mal, qu'il faut continuellement deviner ce qu'il veut dire :

Il ne faut pas douter de sa prétention

A dominer partout avec prétention.

……………………………………..

L'homme avait eu ces lieux, pour trésors une gerbe,

Pour faste la santé, le travail pour plaisir,

Et la paix de ses jours pour unique désir.

……………………………………..

Quand l'esprit d'une affaire ou mon temps m'en éloignent,

Il n'est point de motif ni de loi qui m'enjoignent

De me charger sans choix de soins embarrassants,

Pour négliger alors les plus intéressants.

Quel jargon, quel galimatias ! Fabre est encore plus inférieur à Molière du côté du style, qu'il ne l'est du côté de l'invention et du génie. Il y a cependant dans le *Philinte*, une certaine âpreté sauvage, une certaine verve qui réchauffe le dialogue, malgré la barbarie de la diction ; le coloris n'est ni agréable, ni brillant ; mais il est chaud et fort, et l'indignation et l'humeur suppléent à l'éloquence.

*Facit indignatio versum.*

Deux motifs semblent avoir animé l'auteur dans la composition de cette comédie ; d'abord le désir d'écraser *L'Optimiste* de Colin, qu'il regardait comme un rival redoutable ; et ensuite le désir d'éblouir le vulgaire par une morale sublime, et de se frayer par là une route aux honneurs. O vanité de notre philosophie et de nos prétendues lumières ! O profondeur des replis du cœur humain ! On frémit d'horreur, quand on songe que ces beaux discours sur l'humanité et la bienfaisant, sont l'ouvrage…… *O céleste justice !!!*

Damas, dans le rôle de Philinte, a montré beaucoup de finesse et d'intelligence, mais son jeu est froid et empesé, ses mouvements sont compassés et symétriques. Vanhove qui vaut beaucoup mieux dans la comédie que dans la tragédie, a rendu le caractère de l'Avocat avec noblesse et décence. Dazincourt et Larochelle, tous deux excellents comiques, ont un peu déridé les fronts et répandu quelques gaieté sur un fond si triste ; mademoiselle Mézera n'a pas pu développer ses talents dans un rôle aussi insignifiant que celui d'Eliante ; c'est une femme douce, sensible et raisonnable ; c'est une épouse soumise à son mari, ce n'est pas là un caractère brillant ; mais dans cette pièce tout s'éclipse devant Molé. Cet acteur précieux est la tradition vivante des vrais principes du théâtre, dans le tragique, comme dans le comique ; c'est le dernier professeur de cette fameuse école dramatique, fondée par des grands maîtres de notre scène. Il a brillé longtemps à côté de le Kain, dans l'emploi des jeunes premiers : on n'a jamais pu les remplacer dans les amoureux brillants et les petits-maîtres : personne n'a égalé sa brûlante sensibilité dans les drames ; et aujourd'hui dans les pères nobles, il est encore l'admiration des connaisseurs, et le modèle de la bonne déclamation théâtrale, la finesse et la grâce unies avec la chaleur et la noblesse, paraissent caractériser son genre de talent : on lui a reproché des gestes en peu maniérés, une sorte de papillotage et d'affectation ; et même dans les rôles graves qu'il remplit aujourd'hui, il conserve encore quelques traces de ce défaut : mais tant d'éclat couvre cette tâche légère qu'elle échappe aux yeux les plus clairvoyants.

La manière supérieure dont il a joué le rôle d'Alceste, l'énergie, la sensibilité, le grand caractère qu'il y déploie, et la juste mesure qu'il sait y mettre, ont beaucoup contribué au succès d'estime ; la salle était presque déserte à la représentation du 12 ; et tandis que le public venait en foule à de mauvais drames médiocrement joués, ou bien aux débuts d'un acteur qui souvent trompe ses espérances, il délaisse une comédie estimable, où il est sûr du moins de trouver un acteur parfait, seul capable de le dédommager par son jeu, de ce qui pourrait manquer d'agrément et d'intérêt à la pièce.